



Ulrike Edschmid

A Man Who Falls

Novel

(Original German title: Ein Mann, der fällt. Roman)

187 pages, Clothbound

Publication date: April 2017

© Suhrkamp Verlag Berlin 2017

Sample translation by Anna de Fries

« *Falling man* n'est pas Icare, mais l'homme condamné à tomber sur Terre et à y vivre – sur cette Terre de terreurs et de beautés – rejeté du navire des rêves où naviguent encore les anges. »

Max Beckmann à propos de son tableau *Chute vertigineuse*
datant de 1950

Sa vieille bicyclette est encore appuyée devant l'immeuble. Je monte par les escaliers. Je m'aperçois seulement maintenant que l'ascenseur est en panne. Sur la porte de l'appartement reste affiché le dernier avis de désinfection. A côté, une note du commissariat de police. Dans le bois de la porte, les morsures des pieds de biche. Je longe le premier couloir jusqu'à la grande pièce centrale. Ma salopette rayée est restée à l'endroit où je l'ai retirée deux jours auparavant. Arrivée au second couloir, je sens que mes jambes fléchissent. Je reste longtemps assise par terre. Puis je me ressaisis, et ramasse les seringues, les tuyaux et les emballages en plastique abandonnés par le médecin urgentiste. Du mur de la chambrette, de la porte et de son cadre, j'efface les empreintes rouge sombre de ses mains. Elles courent sur le mur comme si elles cherchaient quelque chose. Un appui. Je frotte le parquet pour effacer le sang séché, je redresse l'échelle contre le mur, j'enroule les deux morceaux de sa ceinture de cuir tranchée. Je ne peux pas jeter sa combinaison de travail découpée dans le dos. Je ne peux pas non plus la garder, la mettre à la machine et la recoudre. Le soir venu, je dépose le baluchon sous un arbre et le recouvre de branchages.

1 L'appartement est un chantier abandonné. Saignées ouvertes dans les murs, câbles électriques arrachés. Partout, des projections de ciment. Des dalles de moquette collées sur les parquets. Sur les murs, plusieurs couches de papier peint. La salle de bain vide, avec un sol en béton nu. Tout au bout, la cuisine sans cuisinière, sans chauffage. Quand le restaurant espagnol situé deux étages plus bas lance ses fourneaux, une odeur d'ail et de fruits de mer entre par la fenêtre. L'une de six pièces est entièrement peinte en rouge, même au plafond. Une porte vitrée d'époque art nouveau a été clouée et ne coulisse plus. Les portes n'ont plus de poignées. Sur certaines, des cadenas forcés pendent encore. Toutes les chambres ont un lavabo. C'est un dortoir désaffecté, le refuge abandonné de sans papiers qui cherchaient un lit et un travail. Un cafard a survécu aux insecticides. Il sort de la chambre rouge, file dans le couloir, traverse la pièce centrale, tourne à gauche vers la porte ouverte sur le balcon et disparaît.

L'immeuble se dresse à un carrefour. Un immeuble d'angle. Une large rue déroule son flot de voitures le long des deux premières pièces orientées au nord. L'enfilade des autres pièces, dont la vue s'ouvre à l'est, s'aligne sur une rue calme. Un chêne imposant s'y déploie, surplombant tout, même les cimes des jeunes érables qui l'entourent. L'appartement est en réalité trop grand pour nous. Mais c'est le premier, en trois ans, pour lequel l'ancien locataire ne demandait pas de frais de libération. Le dernier que nous avons rencontré exigeait trente milles marks pour le rachat d'un escalier en chêne massif monté en colimaçon au centre de la pièce principale. Sur les marches étaient exposées des cruches en étain. L'escalier finissait au plafond, et la dernière cruche touchait la rosette de stuc.

La propriétaire de l'immeuble, une vieille dame grecque qui vit à Berlin depuis plus d'un demi-siècle, porte à son bras gauche replié un sac à main démodé, à la manière de la reine d'Angleterre. Pendant la seconde guerre mondiale, elle avait pris un engagement devant Dieu : s'Il sauvait son immeuble des bombardements, elle ferait installer au rez-de-chaussée une chapelle orthodoxe. Pour les messes, elle disparaît maintenant avec d'autres Grecs par une étroite porte au fond de l'immeuble. Puis s'élèvent les voix et les mélodies, étrangères et humbles. De temps à autre, les chants sont couverts par le vrombissement d'un train urbain passant sur le pont voisin. Son fils, maigre, petit et malade, est chargé de la surveillance de l'immeuble. Il vit au troisième étage, où il partage salle de bain et cuisine avec cinq autres locataires. Le dimanche, en court manteau noir et s'appuyant sur une canne, il descend chez sa

mère pour le déjeuner, et prend note pour la semaine suivante des récriminations qu'il se chargera de crier aux locataires chaque fois qu'il les croisera dans les escaliers ou dans la rue.

Nous apportons une radio portative dans l'appartement. Ne sachant pas par quoi commencer, nous arrachons quelques dalles de moquette. En dessous, un parquet en panneau tout fissuré. Pour ne pas nous décourager, nous commençons par les plus petites pièces. Je repeins l'arrière-cuisine, tandis qu'il s'occupe de l'enduit de la chambrette qui donne sur la cour. Ensuite, nous arrachons des tapisseries, découvrant dessous de vieux journaux pleins d'images et de noms appartenant à l'époque de notre enfance. Adenauer, réforme monétaire, création du nouveau mark allemand, Eisenhower, soldats américains, blocus de Berlin et Rosinenbomber¹. Nous n'avons qu'une seule échelle. Je détapisse le bas des murs, il fait le haut. Je tiens l'échelle quand elle vacille. La vieille échelle en bois dressée à la parisienne l'oblige à se tenir les jambes écartées. Elle est suffisamment haute pour lui permettre d'atteindre le plafond. En la serrant entre ses genoux, il parvient à la déplacer par petits sauts. Assis côte à côte contre un mur nu, nous imaginons les pièces repeintes en blanc. La chambre rouge doit devenir son bureau. La pièce arrondie qui fait l'angle pourrait devenir mon atelier de couture. Elle est assez grande pour me permettre de déployer au sol mes rouleaux de tissus. Ensuite viendrait une petite chambre d'amis. La grande pièce centrale est assez large pour y installer une longue table à manger. La pièce suivante serait mon bureau. Nous dormirions dans celle d'après. Nous enlevons nos vêtements de travail poussiéreux et faisons l'amour dans la ligne de fuite des pièces vides.

2 Le matin du 2 juillet 1986 il m'emmène à l'aéroport, puis il dépose la voiture devant la porte de son immeuble. Il monte dans sa chambre et se change. Il enfile sa combinaison de travail délavée et s'entoure la taille de la mince ceinture de cuir qu'il enroule toujours en escargot avant de venir se coucher près de moi. Puis il prend son vélo et se laisse porter par le silence dominical jusqu'à la Lietzenburger Strasse. Plus tard, il se souviendra du vent tiède. Le silence de la ville était tel, dira-t-il, qu'on eût dit le temps arrêté. Tandis qu'il monte, comme il en a l'habitude, les marches quatre à quatre vers l'appartement,

¹ Le Rosinenbomber, littéralement 'bombardier à raisins', est le surnom donné aux avions des forces alliées ayant ravitaillé en provisions et autres ressources vitales la partie occidentale de la ville lors du blocus de Berlin, en 1948.

j'attends mon vol dans le hall d'embarquement. L'avion a du retard. Des problèmes techniques. Comme toujours, je suis agitée, je cherche de bonnes raisons pour faire demi-tour. Mais je ne cède pas, j'avance dans la file d'attente avec les autres passagers, et je rejoins mon siège.

Il a rendez-vous en début de soirée avec le carreleur. Celui-ci ne viendra pas, parce qu'il lit Wittgenstein. Plus tard, le carreleur dira que c'est la première phrase du *Tractatus logico-philosophicus* qui lui a fait oublier le temps : « Le monde est tout ce qu'est la chute ». Il ne se doute pas à quel point son absence au rendez-vous redonnera au terme de « chute » son sens originel. La chute, le fait de tomber, d'être précipité dans le vide.

En attendant le carreleur, il rebouche les saignées des murs. Quand son dos le fait trop souffrir, il se couche à même le plancher, allume la radio et écoute de la musique. Ensuite il déplace l'échelle dans la chambrette dont la fenêtre donne sur la cour. Il cale un seau de plâtre et un autre d'eau sur la plus haute marche. Il veut restaurer un angle arrondi du plafond, et travaille les mains levées, avec deux spatules. Une spatule pour étaler l'enduit, l'autre pour le lisser. Il est juché tout en haut de l'échelle. Il y a dans cette pièce, la plus petite de ce grand appartement, quelque chose qu'il tente de vaincre par une attention particulière. Plus tard, il appellera cela le Mal ou les mauvais esprits. De toute la journée, il n'a rien mangé, et il a bu très peu. Il veut terminer rapidement ce travail pour avoir plus de temps à consacrer à sa fille, qui vient passer quelques jours à Berlin.

Il travaille longtemps sur le petit recoin. Nous avons décidé que la chambrette sur la cour serait notre refuge les jours de grande chaleur au mois d'août, quand le soleil passe dès le matin par-dessus les couronnes des érables et vient frapper par l'est les fenêtres de la chambre à coucher. Ce n'est jamais le Grand qui le stimule, mais le petit détail. Comme ce recoin minuscule, que personne ne remarque, mais dont la courbe met à l'épreuve ses capacités manuelles et son sens esthétique. Il essaie de lisser le plâtre de manière à ce que le plafond rejoigne le mur en une courbe parfaite. De temps à autre, quand il se tourne vers la porte, son regard tombe sur des autocollants laissés par les précédents locataires, qui montrent des têtes de morts et portent l'inscription « The end », et il pense qu'il aurait dû les arracher depuis longtemps.

Cela arrive en début de soirée, entre six et sept heures. Tout est fini quand j'appelle en vain son appartement de Francfort, avant de regarder un vieux film à la télévision dans ma chambre d'hôtel. Je vois Gérard Philippe, tiraillé entre trois amours, se jeter par la fenêtre. Dans la dernière scène, les trois femmes poussent pacifiquement son fauteuil roulant et remontent la couverture sur ses genoux.

Je reçois l'appel tôt le matin suivant. Le médecin me dira plus tard que je semblais déjà savoir ce qu'il devait m'annoncer. Je suis de nouveau dans l'avion. Dans mon esprit se bousculent les images des dernières semaines, des trois années passées ensemble. Elles appartiennent désormais à une vie révolue. Quand je ferme les yeux, je le vois marcher. Les pans de sa veste se soulèvent, il marche à pas amples, les mains dans les poches du pantalon. Il marche à ma rencontre. Plus tard je tente de m'empêcher de penser à ce qu'aurait été la seconde moitié de nos vies, si j'avais cédé à ma peur de l'avion, ou si le carreleur était venu au rendez-vous.

3 Il est couché sous un drap, baigné de sueur. Une forte chaleur règne dans la chambre de soins. Des entailles au front et aux lèvres. Son corps étendu semble intact. Mes mains parcourent son ventre, ses jambes, ses pieds. Son corps est muet. Il ne le sent que jusqu'à la poitrine. En dessous, plus rien. Seuls ses bras peuvent me saisir, m'attirer à lui. Je me glisse hors de mes sandales et de ma robe de velours noir et me couche à ses côtés.

Il dit qu'il est tombé comme dans la chute du tableau de Max Beckmann. Tête la première. Quelques secondes avant cela, tout en haut de l'échelle, il avait déplacé ses mains et son regard vers la gauche. Sentant l'échelle vaciller sous ses pieds, il est d'abord surpris, comme si quelqu'un l'avait bousculé pour le faire tomber. Pendant la chute le long du mur, l'effroi, l'horreur. Ses mains tiennent les

outils de maçon. Puis le choc, le fracas, un craquement, qui vient de sa tête aussi. Les truelles lui entaillent le visage, les lèvres. Ensuite, le silence à l'intérieur de lui et la pensée qu'il va mourir. Une perte de connaissance, qu'il vit comme une immersion sous l'eau. Puis il remonte à la surface. Se sent engourdi. Il gît dans une flaque de sang, d'eau et de plâtre humide. Il tente de se lever. C'est impossible. Il ne sent plus ses jambes. Il pose ses mains sur ses hanches, mais ses hanches sont insensibles. Il a le sentiment d'être attaché à un corps de poisson mort. Son buste, dit-il, se soulevait et retombait, comme un petit cheval attelé à une charrette trop lourde.

Il ne sait pas combien de temps il est resté évanoui, quelques minutes ou quelques fractions de seconde. Il sait seulement qu'en se réveillant, il a pris la décision d'appeler à l'aide. Cela n'a pas été un réflexe. Appeler à l'aide, dit-il, était une chose qu'il n'avait jamais faite jusqu'alors. En toute situation, il avait su s'en sortir seul. Cette fois, c'était impossible. Mais cette constatation, dit-il, ne l'a pas effrayé. Elle était le résultat d'une rapide analyse. La décision de se sortir de là, de vivre.

Le premier appel à l'aide, comme le cri étouffé d'un nouveau né. D'abord très faible, puis toujours plus décidé. Il s'entend appeler et s'étonne du mot « aide ». Il comprend combien il est seul. Mais le mot « aide », dit-il, le libérait de sa solitude. Il tente de ramper sur le parquet hérissé de minuscules clous qui tenaient les dalles de moquette. Il y reste accroché. Les clous lui lacèrent la peau des mains. À la force de ses doigts, il se traîne au-delà du seuil de la porte. Quand il est à bout de force, il recommence à appeler. La fenêtre de la chambrette est ouverte. Il ne doit pas trop s'en éloigner. Enfin, un homme lui répond de la cour, et il lui explique où il se trouve : premier immeuble, deuxième étage à droite. Quand les coups retentissent à la porte d'entrée, il est parvenu à sortir de la chambrette. Puis le battant de la porte est arraché. Il est couché sur le ventre et voit approcher les bottes noires des pompiers.

Sa première pensée est : « paraplégie ». Il se sent comme un récipient brisé. Et pourtant il imagine, dit-il, que les morceaux de l'ensemble qu'il a été peuvent être retrouvés et réassemblés. À cet instant, pendant le sauvetage, il est gagné par la peur de voir perdu à jamais le peu d'ordre qui reste dans son corps. Avec précaution, le médecin découpe dans son dos la ceinture de cuir et la combinaison de travail. Il est déposé sur un brancard gonflable, soulevé et emmené hors de l'appartement. Tout chavire autour de lui. Son visage entaillé est couvert d'un linge. Dans la cage d'escalier, les portes s'ouvrent. Il est mort, pensent les voisins.

Les entailles de son visage sont recousues et reçoivent des injections contre les hématomes. Le diaphragme est couvert d'une structure d'acier. Des pinces métalliques maintiennent les côtes. Une sonde urinaire entre par la paroi abdominale. Les jambes sont serrées dans des sortes de fers d'étirement. Il ne parvient à penser à rien, sauf à une eau écumante, à la pluie, un écoulement. Ensuite, c'est la radiographie. Le crâne, le thorax, l'entière colonne vertébrale. Il fait déjà nuit quand on lui fait traverser de nouveau les jardins de la clinique. Entre vertige et évanouissement, il se raccroche à la voix monotone et ronronnante de l'infirmier, et sent le vent de la nuit sur son visage. Les examens suivants ne donnent toujours aucun résultat, ne révèlent aucune fracture. Parfois il croit pouvoir bouger un orteil. Une fausse impression, dit le médecin. Sa volonté n'a aucune prise sur les fonctions motrices du bas de son corps.

Je souffle doucement sur sa colonne vertébrale. Il sent l'air sur sa nuque, mais pas au niveau de sa poitrine, ni sur le dos, ni sur les reins.

4 Contusio spinalis. Compression de la moelle épinière. Paraplégie à partir de la sixième vertèbre, incomplète. Les quelques voies neuronales intactes laissent de l'espoir, dit le médecin, et il ordonne le transfert vers une autre clinique. Je suis l'ambulance depuis le Westend par le périphérique, la Hubertusallee, la Clayallee, jusqu'au quartier Zehlendorf. Juste avant la limite sud de Berlin Ouest, l'ambulance s'engage dans l'entrée de la clinique, avance jusqu'à l'arrière de la structure entourée de prés et d'arbres, et disparaît derrière un long bâtiment bas. Je gare la voiture à côté d'un terrain de basket. Devant l'un des paniers, un jeune homme en fauteuil roulant. Avant de tirer, il fait rebondir le ballon une fois ou deux sur le sol de ciment, peut-être pour prendre son élan ou pour mesurer la distance au panier. Quand finalement il lance ses bras en l'air, il déséquilibre le fauteuil. Il vacille, le ballon manque le panier et roule jusqu'à l'autre bout du terrain.

Il est amené dans le service sur un brancard. Il est le « nouveau » que les autres résidents observent et évaluent. Des fauteuils roulants se rassemblent autour de lui. Dans les virages, les roues grincent sur le

linoleum. Sa chambre est grande et lumineuse. Un homme de son âge la libère à l'instant. Paralysé à partir de la taille par un virus, nous dit-on, après un voyage en Afrique. L'homme s'éloigne le long du couloir, poussant sa chaise roulante vers la sortie, son sac sur les genoux.

Une infirmière change les draps du lit. Quand il est soulevé du brancard, il est pris de vertiges. Je me couche près de lui, immobile, et je le tiens. Le silence se fait autour de nous. Seul résonne, lointain et irrégulier, le bruit du ballon qui rebondit sur le terrain bétonné. À la tombée de la nuit, je rentre à la maison. La lumière du lampadaire de la rue éclaire ma chambre. Couchée sur mon lit, je fixe mon regard sur la porte. Mais elle ne s'ouvre pas, il ne retire pas ses chaussures en marchant, ne laisse pas tomber ses vêtements par terre, et ne saute pas dans le lit pour me rejoindre. Il ne le fera plus jamais.

5 Avant que tout cela n'arrive, je me levais toujours tard, attendant qu'il fasse grand jour dans ma chambre et que la vie du dehors s'y manifeste bruyamment. Maintenant, je me réveille dès l'aube et je fuis promptement le sommeil. J'ouvre vite les yeux pour ne pas rester à la merci du souvenir qui monte derrière les paupières closes. Je veux maîtriser la vie, la remettre en ordre, travailler, faire ce qu'il y a à faire. Au matin, j'arrive parfois à téléphoner avec lui comme avant, et si je n'écoute que sa voix, si je la laisse occulter ce qui est arrivé, nous pouvons discuter du chantier, de la couleur des murs, du vernis, brillant ou mat, ou de l'emplacement des prises électriques. Je l'imagine dans la grande chambre où entre le soleil matinal. De mon lit, je vois un arbre. Lui voit une pelouse, et dans quelques heures, je m'y avancerai pour venir le voir.

Le commencement de notre vie commune est couvert de gravats, de poussière et de tapisseries arrachées. J'enfile ma salopette à rayures, et prends rendez-vous avec le carreleur qui vient inspecter la salle de bain. Dans la rue, je retrouve un ami qui a fui la Syrie avant son service militaire. Il accepte de diriger les travaux et de poser les lignes électriques. Il connaît un caméraman russe au chômage qui peut se charger de peindre les portes et les fenêtres. Un ancien restaurateur d'art, qui a réussi à franchir la frontière de Berlin Est, accepte de reprendre le travail sur les enduits où nous l'avions interrompu. Notre

voisin de palier est un chauffeur de taxi qui vit avec des sous-locataires toujours différents : il me donne les coordonnées d'un artiste qui maîtrise le ponçage des parquets. Je fais ouvrir deux lignes téléphoniques, une pour lui et une pour moi.

La vieille dame aristocrate du troisième étage à droite est décédée. À cause de l'ascenseur toujours en panne, elle n'avait pas pu quitter l'immeuble les derniers temps de sa vie. Les six pièces qu'elle occupait seule depuis des années sont maintenant vidées, et la plaque de laiton ovale portant son nom est démontée. Les meubles sont déposés sur le trottoir. Les tables et les chaises avaient été ses points d'appui, quand son pas était devenu hésitant et son monde toujours plus incertain. Je l'entendais au-dessus de ma tête passer de sa cuisine à la salle à manger, longer le fumoir, le salon et l'ancien bureau de son mari pour aller ouvrir la porte. Une petite armoire en acajou est déposée en dernier sur le tas de meubles, je la rapporte à l'intérieur et l'emporte dans notre appartement.

Il y a maintenant une échelle en aluminium dont la dernière marche s'enclenche et se verrouille. Le carreleur a pris les mesures de la salle bain, remplacé les carreaux hollandais cassés dans la cuisine, le plafond de la chambre rouge est lessivé. Je vais acheter de la peinture dans un grand magasin de bricolage. L'artiste a démonté les panneaux de parquet dans la chambre arrondie et les a numérotés à la craie, avant de faire un dessin de l'ensemble et de découper des gabarits en papier. Je fais le tour des brocantes de Kreuzberg pour dénicher un dos d'armoire en fin plaquage, que l'artiste pourra découper à l'aide des gabarits pour remplacer les pièces abîmées du parquet. Le cameraman russe démonte les fenêtres, les pose sur des tréteaux pour en brûler l'ancien vernis. Un premier carreau est cassé. Je l'emporte chez le vitrier, achète des mètres de câbles, des boîtes de dérivation et des prises pour mon ami syrien, je choisis du carrelage pour la salle de bain et en emporte des échantillons à l'hôpital.

Ils ont modifié la position du haut de son buste, il ne repose plus à plat mais légèrement relevé. Ce changement est si douloureux pour lui qu'il ne peut plus parler. La nausée le submerge. Il se perd dans un tourbillon. Tout ce qui le tenait encore s'effondre. Il est jeté dans un précipice sans fond, hors du monde connu. Même ma présence est trop pour lui, trop de mouvement, trop de vie. Je me couche en silence au bord de son lit, sans le toucher, et me réfugie dans le sommeil. À mon réveil, je m'éloigne sans bruit. Comme tous les soirs, je parcours le long chemin de la Clayallee jusqu'à la Fuggerstrasse. J'y ai loué

deux pièces, une pour mon lit et mon bureau, l'autre pour la couture. Je reste un moment assise devant le café au bas de l'immeuble. Il fait chaud et beau. Nous aurions flâné dans la ville ce soir, nous aurions marché au bord de la Spree, marché encore, de plus en plus loin. De temps à autre il m'aurait serrée contre lui. Puis nous nous serions lâchés, pour laisser nos mains se frôler parfois. Maintenant j'observe les hommes qui marchent sur le large trottoir. Je regarde le bas de leur corps, je ne vois que leur démarche, la manière souple et naturelle dont bougent leurs cuisses.

À la tombée de la nuit, je monte dans mon atelier de couture pour découper des pièces de tissus que j'ai collectées. Brocart, velours, soie. Je les découpe en pièces minuscules que j'assemble ensuite en longues bandes. Après une pièce de velours vient une pièce plus lisse, elle-même suivie d'une pièce plus en relief. Ensuite j'assemble les bandes entre elles, chaque fois avec un passepoil, comme les joints d'un mur pour un maçon. J'obtiens ainsi une couverture, que je double en surpiquant. Je couds jusqu'à une heure avancée de la nuit, conjurant l'agitation, la peur. Je ne regarde pas en arrière, ni vers l'avenir, je regarde seulement ce que font mes mains. Mon frère achètera cette couverture. Aujourd'hui je ne sais toujours pas s'il l'a fait pour lui, ou pour moi. Il l'a gardée longtemps de côté pour une maison qui est en construction depuis des années, et qu'il ne terminera sans doute jamais. Peut-être sort-il de temps en temps la couverture pour l'étaler sur son lit et la contempler, avant de la remettre dans un tiroir, pour plus tard.

23 Quand il regarde par la fenêtre de son bureau, il a du mal à imaginer pouvoir un jour traverser à nouveau la rue à pied. Aux heures de pointes, le flot de voiture s'écoule sur quatre voies, entre Funkturm et Bahnhof Zoo. Il n'y avait eu, ce jour-là, aucun signe annonciateur de la collision, aucune tension particulière dans l'air, comme cela avait pu être le cas d'autres jours, quand la palpable nervosité créait une situation critique où l'accident était évité de justesse. Nous étions habitués aux bruits stridents montant du carrefour, quand un automobiliste n'avait pas respecté une priorité : hurlements de freins, fracas et verre brisé. Puis, les visages des gens penchés aux fenêtres. Mais ce jour-là, c'est l'absence de bruit qui annonce le malheur. L'impact est sourd. Pas un seul coup de klaxon. Juste le silence. Comme si la masse roulante s'était dissoute, fragmentée en individus prenant brusquement conscience qu'un drame s'est produit. Un vieil homme est couché sur le dos, la tête tournée sur le côté. Il repose sur l'asphalte, le corps lancé en biais vers le carrefour, les pieds toujours au bord du trottoir d'où, comme le décriront plus tard les témoins oculaires, il s'était littéralement précipité sur la chaussée. Pas de sang. À deux, trois mètres du corps étendu, un taxi. Le chauffeur est descendu précipitamment. Agenouillé près de l'homme, il lance les bras en l'air, essaie de lui parler, puis s'effondre sur lui-même. Il n'y a plus personne aux fenêtres, tout le monde est allé téléphoner pour alerter les secours. Nous aussi, lui et moi. Le marchand de journaux serbe du kiosque au rez-de-chaussée traverse en courant la rue et s'agenouille près du blessé. Lui aussi semble tenter de lui parler. Le Serbe se relève, se hisse sur la pointe des pieds et scrute la rue. La file de voiture ralentit, certains conducteurs contournent largement le corps qu'un imperméable ou une blouse d'un gris neutre isole dans la solitude. Puis retentissent les sirènes de la police et de l'ambulance. La rue est barrée. En quelques minutes, les secouristes et les médecins installent une clinique mobile autour de l'homme.

Sans dire un mot, nous restons, lui et moi, sur le petit balcon, le regard rivé sur le carrefour. Le vieil homme est toujours couché sur le dos, la tête sur le côté. Son torse est maintenant nu et couvert de câbles. Agenouillé devant lui, un médecin masse de toutes ses forces la poitrine anormalement gonflée, tout en regardant ses appareils dont les stridulations nous parviennent faiblement. La poitrine du vieil homme se soulève et retombe, encore et encore. Bientôt les gestes des secouristes ralentissent, disant l'inutilité des efforts. Le médecin masse la poitrine une dernière fois. Puis les écrans sont éteints, les boîtes métalliques fermées d'un claquement sec. L'un des secouristes étend sur le corps désormais immobile une toile aussi grise que le vêtement du vieil homme. Un vent léger soulève brusquement un coin de la toile, avant de la laisser retomber doucement sur le visage du mort.

Le chauffeur était resté tout ce temps assis sous le hayon levé de son taxi, dans le coffre de son break Mercedes, le visage caché dans ses mains repliées qui tiennent un chapelet. Des policiers s'étaient approchés de lui, étaient repartis avec ses papiers puis revenus après avoir interrogé des passants dont les gestes décrivaient le vieil homme se jetant devant le taxi sans regarder ni à gauche ni à droite, ne laissant au chauffeur aucune chance de l'éviter. Les policiers notent les noms et les adresses des témoins, et l'un d'entre eux pose une main sur l'épaule du chauffeur de taxi.

Tous les véhicules officiels, les deux ambulances et les policiers, sont repartis. Les passants aussi se sont éparpillés. Il ne sait pas ce qu'il pourrait dire à l'homme qui est resté seul et comme pétrifié sous le hayon de sa voiture. Mais il a décidé de traverser pour le rejoindre du côté de la rue touché par le malheur. Les feux passant successivement au vert poussent à nouveau le flot puissant de la circulation sur le carrefour. Je me place sur la voie, les bras écartés, tandis que lui, passant devant moi pour être bien visible, amorce sur des jambes raidies par la peur la traversée de la rue. Il fait une pause sur le terre-plein central, et attend que ses pieds cessent de trembler. Puis il repart, d'un pas lent, traînant ses pieds derrière lui. Il traverse le flot de voitures comme il traverserait une rivière. Ses talons refusent de toucher le sol. Mais il les y oblige. Chacun de ses pas témoigne du poids qu'il porte. Il ne peut pas le cacher. De tout son être, il est dans la marche. Sur ce terrain dangereux, il se veut irréductible, il se fait l'explorateur de la vie par la

marche. Il lutte, pas après pas, pour son existence même. C'est un défi. À qui, à quoi ? Peut-être ne le sait-il pas lui-même. Quoi que ce soit, je ne suis pas venue pour l'aider, mais seulement pour accompagner et protéger sa vulnérable expédition. Lui-même se rend à sa lenteur. Il la supporte. Il supporte aussi que quelqu'un lui crie de sa voiture de rester chez lui, puisqu'il ne sait pas marcher. Il a sa propre mesure. Il en fait une question de survie. Sa démarche n'est pas un stigmat. Elle a un sens. Quand enfin il atteint l'autre côté de la rue et détache son regard de ses pieds et de l'asphalte, le taxi a depuis longtemps disparu dans le flot ininterrompu qui roule vers le Funkturm.

31 L'été est de retour. Et avec lui les musiciens du restaurant espagnol, qui égrènent les notes langoureuses de « Besamé mucho ». Le parfum des tilleuls entre par les fenêtres ouvertes, et le feuillage du chêne cache la laideur de l'immeuble d'en face. C'est mon anniversaire, la première grande fête de notre vie commune. René nous appelle au matin. Il aimerait savoir si j'ai choisi pour ma « tenue² » une robe longue ou une robe courte. Il est soulagé d'apprendre que je ne porterai pas de robe de soirée, mais ma vieille robe de velours noir. Il ne sera ainsi pas contraint de récupérer son smoking au pressing, il lui suffira de se ceindre de ce qu'il appelle la « large ceinture¹ », le dernier souvenir sans doute de son emploi chez l'éditeur. Pendant la soirée, René rappelle à lui toute la science, inutilisée depuis l'exil, du maître d'hôtel qu'il fût autrefois. Ceinture de satin sur pantalon noir, chemise blanche, et un plateau étincelant qu'il m'avait demandé d'acheter pour l'occasion : il se déplace en funambule à travers la foule de ceux qui m'ont accompagnée à différents moments de ma vie. Ils viennent de mon enfance et de ma jeunesse, ce sont d'anciens compagnons de route qui ont parfois quelques années de prison derrière eux, de vieux anarchistes qui portent peut-être pour la première fois dans leurs bras de grands et sophistiqués bouquets de fleurs enrobées de papier transparent et de rubans. Rien ne les distingue en apparence de ceux qui, sans y avoir été invités, ont suivi le son de la musique et sont montés à la recherche de vin et de petits-fours. René pourtant a l'instinct sûr pour différencier les invités et ceux qu'il appelle les « errants ». Sévère, il raccompagne les errants dans les escaliers, et les rend à la rue. Puis il retourne à l'ouverture des bouteilles, dont il prélève chaque fois une gorgée. Après minuit, son pas de plus en plus chancelant exige de lui une grandissante souplesse du geste, qui rappelle la prestation du majordome dans le vieux film diffusé par la télévision à chaque Saint Silvestre, *Dinner for one*.

Comme tout le monde dansait, nous avons essayé nous aussi. Il a posé ses cannes dans un angle, s'est appuyé contre un mur, m'a attirée à lui et entourée de son bras. Nous nous tenions serrés l'un contre l'autre, nous balançant doucement, avec précaution, pour ne pas tomber. Parfois il tenait seul quelques secondes, et je tournais autour de lui. Ce que nous avons perdu le soir du 27 juillet, nous ne l'évoquons

² En français dans le texte.

jamais par des mots. Rien ne peut le remplacer. Rien ne peut le racheter. Danser ensemble, c'est une des choses que nous avons perdues à jamais.

Cette fête, qui dura jusqu'à l'aube, fût la dernière grande apparition de René. Je n'ai jamais su d'où il venait vraiment, ni où il est allé. Un jour, il ne vint pas à notre rendez-vous, et ne répondit pas à mon appel. Une semaine plus tard, je sonnai chez sa compagne, mais personne ne m'ouvrit. Je me mis alors à sa recherche. Autour de la Wilmersdorfer Strasse, je visitai tous les endroits où il avait travaillé, des bars sombres et enfumés où des vieux tiennent dès le matin un verre de bière ou de schnaps à la main et racontent à la patronne, occupée à essuyer les verres ou une flaque de bière sur le bar, la vie qu'ils ont eue, lumineuse mais révolue. Mais je ne le trouvai dans aucun de ces endroits où il aimait se fournir en bloc-notes portant l'en-tête des marques de bières, qu'il utilisait pour me laisser de petits mots en français ou en italien concernant des produits ménagers à racheter ou l'absence de sacs d'aspirateur. Parfois il s'agissait aussi de notes m'informant d'une visite ou d'un appel – toujours il répondait à l'interlocuteur : « Madame est sortie ». Sur ses billets, il transformait les noms jusqu'à les rendre méconnaissables. Parfois je parvenais à les reconnaître en les répétant à l'infini, et voyais ainsi apparaître derrière une Madame Tiens une amie du nom de Pia. Souvent il affublait les gens d'un titre farfelu, je n'ai par exemple jamais découvert qui se cachait derrière Monsieur de Billy. Certaines de ses créations patronymiques semblaient empruntées à la littérature de Joseph Roth et laissaient imaginer que c'était Jolanth Szatmary de la *Crypte des Capucins* qui était passé me voir, ou encore un certain Monsieur Zvonimir.

Je ne sais plus combien d'années étaient passées quand je montai dans ce bus à l'arrêt le plus proche de son dernier domicile. En m'asseyant, j'entendis derrière moi quelqu'un prononcer le nom de René. Une vieille dame demandait à une autre si elle avait eu de ses nouvelles. Non, répondit la dernière, pas depuis longtemps.

38 Il voyage beaucoup. Le concept de la rénovation respectueuse a du succès. Remettre en état, préserver, se servir de l'existant. Habiter, c'est rester. Il tient des conférences à Tirana, à Skopje,

Manchester, Istanbul, Cincinnati, Mumbai. Je l'accompagne à Mumbai. Comme lors de tous ses déplacements, quelqu'un l'attend dans le hall d'arrivée avec une chaise roulante. Cette fois c'est une jeune femme en sari, qui nous sourit à travers l'odeur de désinfectant et la foule qui attend au contrôle des passeports. Devant l'aéroport broutent des vaches. Il fait nuit. Une invraisemblable touffeur nous happe. Des faubourgs qui n'en finissent pas. Au bord des routes, des gens endormis, couchés parfois à l'abri d'un escalier extérieur. L'air sent les déchets brûlés. À l'hôtel, le grondement assourdissant de la climatisation. Le ciel est sillonné d'oiseaux qui hurlent, des corneilles, des vautours. Puis c'est le silence. Les oiseaux se sont posés presque tous en même temps dans les arbres devant notre fenêtre. Noirs et silencieux, ils se serrent les uns contre les autres. Nous sommes couchés l'un contre l'autre, et tombons dans un sommeil profond. Le lendemain s'ouvre au Musée Prince of Wales un congrès d'urbanistes et d'architectes venus de différents pays. Ils travaillent sur un quartier ancien datant de l'époque coloniale. Le chauffeur de l'Institut Goethe vient le chercher au matin. Nous nous retrouvons pour déjeuner. Le chauffeur l'aide à traverser la rue. Il ne peut pas le faire seul. Il faut savoir courir pour traverser. Aucune voiture ne s'arrête. Ni les bus. Les mendiants mettent leur vie en jeu en se lançant sur la chaussée avec leurs béquilles. Il découvre la ville par la vitre de la voiture, ou parfois lors d'une courte promenade sur un marché ou dans la rue, en restant toujours sur le même trottoir. Il se déplace avec ses yeux. Ils le devancent. Ses jambes ne peuvent pas les suivre. Ses yeux atteignent des lieux lointains où il n'ira jamais. Son regard rencontre celui des gens qu'il croise d'une manière différente du mien. Je l'observe. Il voit, il est vu et il regarde les visages en face. Quand il avance vers les gens de son pas lent, il me semble parfois que ses bras sont grands ouverts, alors même qu'il appuie fermement ses mains sur ses cannes.

Je flâne à travers la ville. Quand je suis fatiguée, je prends un taxi noir et vert jusqu'à l'hôtel Taj Mahal et me repose dans le salon de thé climatisé. Puis je repars marcher. Devant le musée Prince of Wales, je fais la connaissance de la jeune Bano. Elle vend des cartes postales. Elle ne sourit pas, elle rayonne. Un rayonnement précaire, au vu de sa situation désespérée. Je lui rends visite tous les jours. Au bout de dix jours, je lui fais mes adieux, mais avec la promesse de revenir l'année suivante. Elle aura alors l'âge de porter un sari – douze ans. Pour l'instant, elle porte encore une robe courte. Je lui apporte le sari pour son prochain anniversaire. Je lui demande où je pourrai la retrouver à mon retour. Ici, dit-elle, en désignant le

recoin à côté des toilettes publiques à l'entrée du parc qui entoure le Musée Prince of Wales. Sa mère y est assise, avec un nourrisson dans les bras. C'est une bonne place, parce qu'il y a un robinet d'eau potable.

Pendant la dernière nuit, un fracas se fait entendre dans la salle de bain. Un verre s'est brisé au sol. Les corneilles, qui viennent de se poser dans les arbres pour la nuit et d'arrêter leur vacarme, s'envolent en criant. Le lit vibre violemment. L'hôtel vacille. La Terre tremble. Je saute du lit. Moi seule. Il ne peut pas bouger, reste couché. Nous sommes au septième étage. Je m'arrête sur le seuil de la porte et comprends ce que j'ai fait. C'est réel, ce n'est pas un rêve. J'ai essayé de me sauver. Moi seulement. Je me retourne vers le lit où il est couché. Il est un peu plus d'une heure du matin. Pendant ces quelques secondes qui voient l'immeuble de dix étages malmené par la secousse, son regard reste posé sur moi. Il exprime la certitude de n'avoir aucune chance de fuir. Je l'entends presque dire : « Cours ! ». Mais pendant ces quelques instants, nous nous taisons, seul chacun de son côté de la vie.

42 Il ne visite plus les expositions ou les musées. Marcher, s'arrêter pour regarder un tableau ou lire un texte, reprendre la marche, s'arrêter de nouveau, regarder et lire encore, tout cela devient trop fatiguant pour lui. Quand il marche, il garde le silence. La marche en elle-même réclame toute son énergie, toute son attention. Il veut voir le Musée Juif pendant qu'il est encore en chantier, inachevé, en construction. Nous suivons un guide à travers des pièces immenses agencées en forme d'éclair. Je porte avec moi, comme s'il s'agissait d'un sac à main, un seau de peinture vide. Quand le groupe s'arrête pour écouter les explications de l'architecte, je le retourne pour qu'il puisse s'asseoir un moment. Au début, nous nous

trouvons encore au centre du groupe. Mais lorsque l'architecte parle en marchant, nous perdons du terrain. À chaque halte, il s'assied et se relève, et chaque fois nous prenons un peu plus de retard, jusqu'à ce que, dans un moment d'inattention, nous perdions complètement de vue le reste du groupe. Je pars rapidement devant, et l'aperçois au loin qui disparaît dans l'enfilade des salles. Je reviens en arrière, et nous essayons ensemble de rejoindre le groupe. Mais les voix s'éloignent encore, jusqu'à n'être plus du tout audibles. Il est à bout de force, et ne peut plus faire un pas. Le téléphone est resté dans la voiture. Nous nous mettons à crier pour appeler de l'aide. Pas de réponse. Nous ne savons pas à quel endroit du bâtiment nous nous trouvons. Aucune issue n'est visible. Aucune fenêtre que nous pourrions ouvrir. Aux murs, il n'y a que d'étroites ouvertures obliques qui laissent passer une lumière déclinante. C'est le week-end. D'abord, nous rions. Mais nous avons froid – il ne porte qu'une chemise d'été, moi une robe légère et des sandales, autour de nous le silence et l'humidité qui émane du ciment frais. Je sillonne les environs à la recherche de quelque chose qui pourrait nous protéger du froid, serait-ce une bâche en plastique. Il continue d'appeler. Le jour baisse lentement, et je commence à regarder parmi les sacs de ciment et les seaux, pour repérer un endroit abrité où nous pourrions passer la nuit. Il y a un recoin à côté de l'ascenseur qui ne fonctionne pas encore. Je transporte des seaux et des caisses et les empile autour de ce qui pourrait être notre lit. Puis je repars à la recherche d'une issue dans le dédale en zigzag des immenses halles vides, sans oser pourtant trop m'éloigner de lui, de peur de ne pas le retrouver. Je l'entends appeler tandis que je cherche, et je lui réponds. La nuit tombe déjà lorsqu'un gardien nous repère et nous emmène avec sa lampe de poche, par un chemin direct connu de lui seul, jusqu'à la sortie.

Le Musée Juif ouvre ses portes le 9 septembre 2001. Deux jours plus tard, des kamikazes arabes dirigent deux avions sur les Twin Towers de New York, provoquant leur destruction. Des milliers de personnes meurent. Devant le restaurant kacher en face de chez nous, deux policiers armés de fusils automatiques montent maintenant la garde, jour et nuit. Ils surveillent la vitrine où sont empilées des boîtes décolorées de pain azyme. Devant la synagogue, située une rue plus loin, aucune voiture ne peut plus stationner. Des Iraniennes voilées emménagent dans l'appartement du chauffeur de taxi. Lorsque les Coréens quittent leur appartement, les Iraniennes le prennent aussi en location. Si les Coréens pouvaient entrer et sortir de l'immeuble sans attirer les regards des habitants d'en face, les Iraniennes sont en revanche observées avec

méfiance quand elles apportent des canapés, des fauteuils et des tables basses en verre fumé. Dans l'appartement du chauffeur de taxi, les femmes installent des lits en fer. Un jour je leur demande si elles comptent ouvrir un pensionnat. « Non, me répond dans un sourire une jeune femme, nous sommes une grande famille ». Sans la fenêtre de la chambrette qui donne sur la cour, je m'attendrais encore à voir dans les escaliers, où les habitants d'un immeuble se rencontrent généralement, une famille avec beaucoup d'enfants, et je me les imaginerais encore, tous couchés la nuit dans les lits en fer. Mais il n'y a aucune famille nombreuse dans l'appartement d'en face. « Résistance Nationale Iranienne », indique une plaque ovale vissée à la porte de l'ancien appartement du chauffeur de taxi.

Par la fenêtre de la chambrette, je les vois installées devant des écrans d'ordinateurs, enveloppées de leurs voiles qu'elles ne retirent pas même dans l'appartement. Dans la rue, elles n'ont pas la même attitude que les femmes turques, qui baissent le regard sous leur voile et marchent d'un pas lent, traînant derrière elles de lourds chariots de courses. Les Iraniennes regardent les gens qu'elles croisent dans les yeux. Leur foulard ne semble pas être un signe religieux mais plutôt une sorte d'uniforme, un signe de reconnaissance. Les longs pantalons et les amples vestes qu'elles portent participent aussi de cette uniformisation, et j'ai du mal à les distinguer les unes des autres. Les femmes travaillent jusqu'à une heure tardive de la nuit, parfois jusqu'à l'aube.

Un jour, trois hommes se tiennent devant leur porte. La désinvolture recherchée de leurs blousons de cuir cintrés révèle immédiatement, même à qui les voit seulement de dos, qu'il s'agit de policiers en civil. Tandis que je descends lentement les escaliers, j'entends les hommes poser des questions. Je n'en saisis que des bribes. C'est plutôt le ton des voix qui m'alerte. Les hommes ont de l'expérience. Leur représentation est rodée : il y a le gentil, le méchant, et celui qui veut mettre tout le monde d'accord. Ils veulent avoir confirmation d'un fait que le premier feint de savoir, le second de mettre en doute, et le troisième de minimiser : ils tentent d'obtenir des informations. Ils ont un soupçon. Ils ont des indices. Les habitants de l'immeuble d'en face sont inquiets : qui sont ces femmes ? Que font-elles ici ? Que préparent-elles ? Les trois hommes posent des questions auxquelles l'Iranienne qui se tient dans l'encadrement de la porte répond obstinément : « Non ».

43 Nous engageons la conversation avec l'une des jeunes femmes, qui marche elle aussi avec des béquilles, alors que nous nous trouvons ensemble, lui, elle et moi, dans l'ascenseur. Elle s'appuie à côté de lui à la paroi couverte d'un miroir. Leurs béquilles se touchent. Dans son pays, elle était enseignante. Plus tard, elle nous apprendra qu'elle marche avec des béquilles depuis son emprisonnement. Arrivés en bas, elle et lui s'offrent longuement la priorité pour descendre de l'ascenseur. Avec le temps, nos rencontres sur le palier révèlent aussi toutes les peines que les femmes cachent sous leur voile. Un jour, dans l'ascenseur, elles remarquent mon parfum et me caressent les cheveux, le visage. Une autre fois, je les prie d'ôter leur foulard. Elles le font, pour un court instant, et je vois combien elles sont belles. En hâte elles referment leur voile gris ou bleu foncé sur leurs cheveux noirs et brillants. Elles rient quand elles nous rencontrent, lui et moi, et qu'il les salue en Farsi. « Comment allez-vous ? Khubi ? » a-t-il appris à dire. Elles répondent « Bien merci. *Merci*³, khoubam ou kheyli khoubam, très bien ! ». Elles débloquent l'ascenseur pour lui, quand une porte est restée ouverte à l'un des étages et qu'il ne vient pas. Quand nous rentrons d'un voyage, elles appellent un des rares hommes iraniens qui apparaissent de temps

³ En français dans le texte.

à autre pour qu'il nous aide à porter nos bagages. Dans le bâtiment annexe, où les Grecs venaient jadis pour les messes du dimanche, les hommes gèrent une cuisine où les femmes se rassemblent pour les repas. Les parfums de cardamome et de curcuma se mêlent maintenant aux odeurs d'ail et de poisson de l'Espagnol. Au printemps, elles nous invitent au nouvel an. « Nouruz », apprenons-nous, le nouvel an.

Les femmes ne dorment jamais. Elles surveillent les écrans et reçoivent des messages de terreur de leur pays. Quand elles parlent de leur vie en Iran, il n'est question que de cela. Jamais elles n'évoquent leur enfance, leurs parents, ou le lieu où elles ont grandi. Elles vivent pour une promesse, comme un ordre religieux autour d'un vœu. Elles ne parlent que de leur mission en ce monde : renverser le régime qui au nom de Dieu tue, torture et opprime. Presque toutes l'ont vécu elles-mêmes. Leurs compagnons de route ont été exécutés, une sœur, un frère, un mari. De tous ceux qui se sont dressés contre la domination du clergé, ce sont elles qui ont à déplorer le plus grand nombre de morts. Beaucoup d'entre elles n'ont jamais connu autre chose que la vie dans la lutte. Les armes qu'elles ont portées autrefois, elles les ont déposées. Maintenant elles sillonnent les rues avec des listes d'adresses et récoltent des fonds pour la résistance dans leur pays. Sur les tracts qu'elles distribuent, elles décrivent le chemin qu'elles veulent suivre vers un monde différent, meilleur, et je retrouve dans leurs mots ceux que nous utilisions jadis, des mots sans compromis. Elles suivent la logique de leur combat. Les photos des tracts sont aussi des moyens d'atteindre leur but. Ni la peine, ni la douleur, mais la rage comme ressort de la révolte. Se sont des images montrant des jeunes filles, comme un bouquet léger flottant au vent sous une grue où des hommes les ont pendues pour les punir d'un amour interdit ou d'une personnalité insoumise. Le tract montre aussi la photo d'un jeune homme, la corde nouée autour du cou : la chemise repassée et le stylo dans la poche sur la poitrine disent combien est court le chemin qui mène du bureau d'écrivain à la potence. Certaines nuits, les messages de l'horreur se bousculent sur les écrans. Un jour, je trouve l'une des femmes assise dans les escaliers, en larmes. Je ne peux que m'asseoir près d'elle. Je ne sais que dire, je ne sais pas ses mots, qui mènent en droite ligne à un but prédéfini, un avenir préparé dans les moindres détails, où les ministères et les fonctions sont déjà distribués, où le président en exil est désigné et se tient prêt à prendre un jour le pouvoir dans son pays. Nous sommes voisines, non compagnes de lutte. Mais

avant de me coucher, je me penche encore à la fenêtre de la chambrette pour les regarder, et en voyant ces femmes, penchées cette nuit encore sur leurs écrans, toujours dans la même position, préparant de cet appartement en face du mien la chute du Mollah dans leur pays, je sens monter en moi un sentiment que je peine à m'expliquer à moi-même : je me sens protégée.

44 Si les Iraniennes n'avaient pas quitté l'immeuble, elles auraient sans doute attribué ce qui arriva ensuite aux services secrets de leur pays. La menace qui planait, lointaine, sur les femmes, se rapprochait de nous. Un jour j'hésitai à accepter un paquet qui leur était destiné, parce que j'avais peur. La police pris d'assaut l'immeuble, et les Iraniennes n'auraient peut-être pas imaginé que l'attentat prévu était dirigé non contre elles, mais contre l'une des jeunes femmes qui accompagnaient désormais des Russes ou des Ukrainiens clients du restaurant espagnol. Depuis l'été nous les voyons, blondes et fortement maquillées, s'asseoir à la terrasse, et observer en silence les hommes vêtus de noir quand ils répondent à leurs téléphones portables, posés comme des armes à côté de leur assiette. De temps à autre, l'une des femmes se lève, prend son sac à main et monte dans une voiture qui vient s'arrêter devant le restaurant, pour réapparaître au bout d'une heure ou deux.

Depuis des mois nous sommes, pendant les week-ends, presque les seuls habitants de l'immeuble du carrefour. Il a été vendu pour la troisième fois. Tous les appartements donnant sur la grande rue sont vides. Même l'orthopédiste, chez qui il descendait parfois pour recevoir une piqûre contre la douleur, a fini par partir. Seul le côté donnant sur la petite rue est vivant pendant la semaine. Un seul locataire habite encore les combles. Le dentiste a gardé son cabinet en dessous de chez nous, et au-dessus, nous entendons le pas lourd et rapide du voisin quand il revient de sa maison de campagne. L'expert en sécurité du quatrième étage à droite n'est pas revenu de son séjour à l'hôpital, et sa femme continue pendant un

temps d'aller seule dans le petit restaurant asiatique à l'angle de la rue. Quand elle perd la vue et ne reconnaît plus personne dans les escaliers, elle quitte l'appartement. Depuis, il est inoccupé.

Le dimanche matin ou en début de soirée, les agents immobiliers font visiter l'immeuble à de potentiels acheteurs. Nous reconnaissons ces derniers au premier regard, même si nous les croisons dans la rue. Un sourire plein d'espoir aux lèvres, ils détaillent du regard la façade. Quand ils pénètrent dans l'entrée ornée de grands miroirs, ils poussent des exclamations enthousiastes. En traversant notre appartement, ils imaginent comment s'y installer. La cuisine, disent-ils, pourrait rester. Éblouis par les stucs des plafonds, ils ouvrent les grands placards intégrés comme s'ils étaient déjà chez eux. Certains semblent collectionner les appartements, à Munich, New York, et maintenant Berlin. En se penchant par la fenêtre sur la rue où défilent les voitures, ils demandent si le bruit est très gênant. Ils ne pensent pas à poser la même question à propos du restaurant espagnol ou du night club d'à côté, dont la musique hurle dans la cour intérieure tous les week-ends. Mais ils dressent l'oreille au son des pas rapides et lourds du locataire du dessus.

Un appartement après l'autre est vendu. Puis l'immeuble est envahi par le bruit des travaux. Aucun appartement ne reste tel qu'il était. L'agencement des pièces change. Des troupes d'ouvriers polonais, bulgares ou roumains abattent des cloisons et font trembler les étages du vieil immeuble. Une nuit, une partie du petit balcon du quatrième étage donnant sur le carrefour se détache et s'écrase bruyamment sur le trottoir. L'ascenseur ancien, décoré de miroirs, sert à descendre les gravats. Le tapis de jonc rouge des escaliers est arraché, sans que le linoléum usé qui apparaît en dessous ne soit remplacé. Dans l'un des appartements, le parquet en chêne ancien est enlevé pour être remplacé par une imitation. Enfin le bruit des travaux diminue, puis se tait, et une file de camions se rangent devant l'entrée. Les déménageurs hissent de précieux meubles dans les logements fraîchement rénovés. Mais lorsque tout est prêt, personne ne semble emménager. Parfois, la lumière est allumée quelque part dans l'immeuble, mais de la fenêtre de la cour, je ne vois pas âme qui vive. Les pièces donnant sur la cour ont de nouvelles fenêtres, avec un verre qui ne laisse voir ni ombre, ni mouvement, mais seulement des formes diffuses coulées dans le

verre, qui annulent tout rapport de voisinage. Jamais une fenêtre n'est ouverte. Il est rare que quelqu'un monte les escaliers pour ouvrir l'une des portes, dont les plaques portant des noms en différentes langues sont régulièrement remplacées par de nouvelles. Je n'entends aucun son humain, à part de temps à autre le pas familier du voisin au-dessus. Je ne parle à personne dans les escaliers, sauf parfois au locataire des combles, dont la voix est réduite à un murmure depuis qu'il a été opéré des cordes vocales.

45 Depuis que les Iraniennes ne veillent plus la nuit devant leurs écrans, qu'elles ne font plus résonner leurs pas affairés dans les escaliers, les sons ont disparu de l'immeuble de manière presque inquiétante. Mais ce n'est pas du silence, ni du calme, c'est une absence de vie. Elle nous livre au bruit de la rue et de l'Espagnol, nous laissant sans défense. La nuit, ce n'est pas le flot des voitures qui nous réveille, mais une poignée de pilotes fous qui, à grand fracas de pots d'échappement trafiqués, se livrent bataille entre Funkturm et Bahnhof Zoo. À partir de minuit, notre rue se transforme en circuit de course. Des hommes de vingt-cinq à quarante ans, conduisant Maserati, Lamborghini ou autres Porsche à la laque mate, font hurler leurs moteurs juste au niveau de notre carrefour. Comme s'ils voulaient ainsi marquer leur territoire et dire : nous sommes là. Parfois ils se retrouvent au night club à côté, ou viennent se ranger devant le restaurant espagnol. Ils parquent un moment, descendent saluer quelqu'un, puis remontent, font ronfler les moteurs et disparaissent, messagers de la mort fonçant dans la nuit, prêts à écraser tout ce qui se présentera sur leur chemin.

C'est une froide nuit de novembre. Je suis dans mon atelier, travaillant à une nouvelle couverture. Le sol est couvert de tissus dont j'essaie d'harmoniser les couleurs avant de les assembler. Il est resté un long moment assis à son bureau. En voyant une lumière bleue clignoter à la fenêtre, il s'est levé pour regarder la rue. Le carrefour est barré de plusieurs véhicules de secours, la circulation est déviée. Les habitants de l'immeuble en face sont évacués de leurs appartements et emmenés jusqu'à des cars de police. Les clients du restaurant espagnol se sont levés et hésitent sur le carrefour. Certains se retirent par la petite rue, d'autres rejoignent les cars.

De l'entrée nous parvient soudain le tintement des sonneries d'interphones, actionnées toutes en même temps. Puis des policiers se précipitent dans les étages et tapent contre les portes. Un seul mot retentit : « évacuation ». Les policiers nous pressent. Mais il ne peut pas se presser. Avec une douloureuse lenteur, il pose ses cannes contre le mur, s'y appuie, et fait ce qu'il fait tous les jours. Il enfle son manteau et le boutonne. Un bouton après l'autre. Il ne peut pas jeter son manteau sur ses épaules. Il risquerait de tomber. Chaque bouton qu'il ferme est une résistance contre ce qui se prépare en bas, sur le

carrefour. Il ne dit pas un mot, reste concentré sur le manteau qu'il ferme comme un cocon. Il doit protéger son corps de ce qui arrive, s'isoler de la pression, du danger qui nous est annoncé. Soit il parviendra à quitter l'immeuble à sa manière, soit il n'y parviendra pas du tout. Il sent la panique dans ses jambes. Elles ne veulent plus lui obéir. C'est un réflexe que son esprit ne contrôle pas. Tout son être est tendu vers la prochaine étape : libérer ses jambes figées, et faire un pas, puis un autre. L'accès à l'ascenseur lui est interdit. Il met alors un pied devant l'autre et, en tremblant, descend les escaliers à reculons, marche après marche, tenant d'une main la rampe et de l'autre ses deux cannes. Les policiers voudraient le porter hors de l'immeuble. Il ne se laisse pas faire. Ils veulent lui prendre les cannes, pour qu'il descende plus vite. Mais il descend à son rythme, sans lâcher les cannes. Sur le carrefour règne une agitation frénétique. Chacun ne pense qu'à partir, le plus vite possible. La plupart des gens, prisonnière du danger sans nom, finit tout de même par se rassembler pour demander ce qui se passe. Lentement, il pousse ses jambes apeurées à travers la foule anxieuse qui lui barre le passage. Il ne lève pas les yeux, regarde seulement ses pieds, concentré à l'extrême.

46 Le locataire de l'appartement situé sous les combles est le dernier à monter dans le car. Tandis que les policiers se préparaient à défoncer les deux issues de son logement, il avait essayé de crier pour signaler sa présence, tout en courant de la porte d'entrée à l'issue arrière. « J'arrive tout de suite ! » : personne n'avait entendu son murmure. Il avait juste eu le temps de frapper la porte de ses poings pour empêcher les policiers de mettre en œuvre les pieds de biche.

Dans le car, tous parlent à tort et à travers. On évoque Al-Qaïda, la mafia et les Russes, qui ont désormais la main sur toute la ville, ou encore une canalisation de gaz qui serait percée et pourrait tout faire exploser. Quelque chose de grave est arrivé, et cela les a tirés au milieu de la nuit hors de leurs studios ou de leurs deux-pièces de l'immeuble récent situé en face du nôtre. Ils n'étaient pas encore couchés, la plupart d'entre eux vivent seuls ou en couple. Je les vois tous les soirs, quand les lampes sont allumées, déambuler dans les vitrines animées que sont leurs fenêtres. Il n'y a pas d'enfant parmi nous. L'immeuble d'en face ne semble accueillir que des gens sans attaches ou de passage. Les petites filles africaines aux tresses serrées ne sont pas dans le car, et je ne les vois plus jamais sur le balcon du dernier étage. Le dîneur solitaire est peut-être le seul sédentaire de ce côté de la rue. Lui, il reste, entre à la même heure dans la pièce, passe entre la chaise et la table, s'assied et mange, débarrasse son assiette, éteint la lumière et disparaît. Tous les jours. Ici dans le car, il m'apparaît plus petit. Sans doute est-ce la vue plongeante de ma fenêtre à la sienne qui m'a induite en erreur sur ses proportions. Il m'avait toujours semblé que le dîneur solitaire pourrait sans difficulté toucher le plafond de la main. Maintenant je vois comme il est menu. Pourtant je le reconnais immédiatement à ses beaux gestes souples, tandis que je le regarde avancer entre les rangées de sièges vers l'avant du car. Il s'approche du chauffeur pour demander combien de temps tout cela doit encore durer, et j'observe, comme je l'ai fait souvent de ma fenêtre, son pas élégant, ses longs cheveux noués par un ruban sur sa nuque. Soudain il se retourne pour regagner sa place, et je découvre le visage d'une vieille dame.

Un homme aux cheveux blancs est installé dans la rangée de sièges voisine de la nôtre. Il dit se sentir comme dans une machine à remonter le temps, rejeté des dizaines d'années en arrière. Il avait alors quitté Berlin pour fuir les nazis. Il vient de rentrer d'Amérique latine pour écrire ses mémoires. Et maintenant, dit-il, le voici de nouveau forcé de quitter son appartement pour monter dans un car de police.

Tout le monde se met alors à parler de la seconde guerre mondiale et d'une grenade qui pourrait avoir été découverte sur l'aire de jeux sous le pont du métro aérien. Il n'est plus question que d'alerte à la bombe.

Le policier qui est assis au volant du car, à côté d'une policière qu'il appelle « ma flamme », prononce ces mots une seule fois : alerte à la bombe. Ensuite, il ne parle plus que du « truc » qu'il faut désamorcer. Il ne peut pas nous dire où se trouve le « truc ». Car dans des situations dangereuses comme celle-ci, il vaut que la main droite ne sache pas ce que fait la gauche. Nous nous enlaçons, lui et moi, et la situation dangereuse passe sur nous comme une scène de cinéma. Ce qui arrive n'est pas réel. Nous n'avons rien emporté. Seulement les clés de l'appartement, mais ni papiers, ni argent, rien de ce qui serait utile dans une situation dangereuse.

Plusieurs heures passent avant que ne soit désamorcé le « truc ». Les immeubles sont depuis longtemps évacués, le métro est immobilisé, mais les trains express circulent encore sur le pont. Ils doivent être arrêtés par la centrale de Francfort, nous explique le chauffeur du car. Mais la centrale n'a pas encore donné son feu vert, ainsi les artificiers ne peuvent commencer leur travail. Quand enfin les trains s'arrêtent aussi, le « truc » est rapidement mis hors d'état de nuire. Les gens s'étirent, baillent, et regagnent lentement leurs logements. Les clients du restaurant espagnol retournent s'asseoir à leurs tables, où leur dîner est désormais froid. Quelques chaises restent vides. Leurs occupants ont disparu depuis plusieurs heures.

47 Je ne peux pas dire depuis quand la voiture de la jeune femme était garée sous la fenêtre de notre chambre à coucher. Je l'avais remarquée en ouvrant la fenêtre pour aérer la chambre avant la nuit. La Mercedes plutôt ancienne, de couleur or, se détachait de la rangée de voitures majoritairement noires. Un

reflet sur la vitre d'une fenêtre de l'immeuble d'en face créait un étrange collage entre l'image de la voiture dorée et celle d'un passant pressé, qui m'avait semblé résumer parfaitement la vie berlinoise. J'avais refermé la fenêtre sans avoir remarqué que la portière du conducteur était entr'ouverte. Comme d'habitude, le restaurant espagnol reste animé toute la nuit. Des voitures s'arrêtent pour déposer des clients qui sont accueillis de rires sonores. Certaines voitures stationnent en deuxième file. Avec des cris stridents, deux femmes s'engouffrent sur une banquette arrière, crient quelque chose à ceux qui restent, saluent ceux qui arrivent en taxi. Dans le va-et-vient incessant, quelqu'un force la portière de la Mercedes et place une grenade sous le siège du conducteur. La goupille est reliée par une ficelle à la portière, dont l'ouverture doit provoquer l'explosion. Peut-être sont-ils tous attablés sous le même parasol chauffant, le meurtrier, les commanditaires et la femme qui doit mourir. Chacun avec son portable sur la table. Le meurtrier surveille sûrement la voiture, prêt à bondir au cas où un ivrogne s'y appuierait ou un passant bien intentionné serait tenté de refermer la portière. À l'instant même où la jeune femme se lèvera de table pour aller vers sa voiture, le meurtrier et les commanditaires disparaîtront à toute allure. Ils savent exactement ce qui se produira en quelques secondes sur la terrasse du restaurant. Ils savent qu'une grenade de ce type tue dans un rayon de vingt mètres. Mais la jeune femme, dont on lira plus tard dans les journaux qu'elle est aguerrie au monde de la prostitution et de la mafia, comprend ce qui se passe. Elle a la possibilité de fuir, comme étaient prêts à le faire ceux qui ont planifié sa mort et qui ne se soucient pas de tuer au passage d'autres personnes. Il est impossible de savoir pour quelle raison elle préfère alors appeler la police, mais il est certain qu'elle a ainsi empêché un drame. Ensuite elle disparaît, change plusieurs fois d'appartement, sans parvenir à échapper au malheur qui s'est tressé à la trame de sa jeune existence.

Elle réussit à survivre encore deux mois. Mais la mort la rattrape en janvier, sous une neige épaisse. C'est un dimanche soir. Dans la Winterfeldtstrasse⁴, elle monte dans un tout-terrain Toyota et s'apprête à quitter la place de stationnement en marche arrière. Le meurtrier ouvre brusquement la portière côté passager et saute sur le siège. Elle tente de se débarrasser de lui en accélérant, manquant ainsi de percuter

⁴ Winterfeldtstrasse : Winterfeldt est un nom propre, mais le nom de la rue peut aussi se traduire littéralement par « rue du champ d'hiver ».

la voiture du dernier témoin à l'avoir vue en vie. Mais l'assassin reste assis à ses côtés et l'oblige, en pointant une arme sur sa tempe, à avancer jusqu'au kiosque turc, puis à tourner à gauche dans la Frobenstrasse, déserte à cette heure. L'assassin lui ordonne d'arrêter la voiture. Il lui tire une balle dans la tête. Le contrat est rempli. La neige tombe sur la voiture. Toute la nuit. La Toyota dorée est bientôt entièrement recouverte de neige. Vers midi, tandis que la couche de neige fond sur le pare-brise, quelqu'un découvre le corps ensanglanté de la jeune femme, la tête appuyée sur le volant. Chez elle, en Ukraine, l'attendent ses deux jeunes enfants, dans la ville de Kherson au bord de la Mer Noire.

Il neige toujours quand, quelques jours plus tard, nous descendons ensemble la Winterfeldtstrasse. Avant chaque pas, il fouille la neige de ses cannes pour s'assurer qu'elle ne cache pas une plaque de verglas. Ensuite seulement il tire lourdement son pied à travers la masse neigeuse. Juste après le kiosque, nous tournons dans la Frobenstrasse. Il n'y a que quelques pas jusqu'à l'immeuble portant le numéro quatorze, qui se dresse dans l'obscurité. En face s'étend une résidence calme dont les bâtiments sont en retrait de la rue, disposés en demi-cercle. Pour lui, c'est un long chemin à pied. En voiture, c'était à moins d'une minute. La dernière minute de sa vie à elle.

L'enquête pour trouver l'assassin se poursuit pendant des semaines. Aucune information ne filtrant de la population, la police tente de remonter le temps. Une nuit de la fin de l'hiver, notre rue est barrée et éclairée de projecteurs montés sur de hautes grues. Une caméra est installée sur des rails. Toutes les voitures sont retirées, sauf la nôtre. Et la voilà de nouveau, la Mercedes couleur or, garée sous la fenêtre de notre chambre à coucher. La porte du conducteur entr'ouverte. Pendant les mois suivants, cette image est montrée dans tous les spots télévisés de la police, toujours en vain.

48 Au printemps suivant, je fais un rêve dans lequel je le vois jeter ses cannes. Il dit « j'en ai marre ! » et les jette au bord de la route. Quand c'est lui qui rêve qu'il marche librement, il en est tout heureux pendant plusieurs jours. Parfois il rêve qu'il les oublie et qu'il retourne les chercher dans l'appartement. Dans la réalité, un soir, il les pose sur le toit de la voiture. C'est le samedi de la pentecôte, devant la maison de campagne d'un couple d'amis. Appuyé à la voiture, les bras ouverts, il contemple le ciel constellé d'étoiles. Puis il embrasse les amis pour les saluer et monte en voiture.

À Berlin, arrivé au parking, il tâte en vain le siège à côté de lui. Sans les cannes, dit-il, il est perdu. Elles ont dû glisser du toit, quelque part. En y réfléchissant, nous pensons au petit village où, en passant devant l'église de briques rouges au clocher orné d'un nid de cigognes, il nous avait semblé entendre un bruit. Quelque chose qui tombait sur le pavé. Pris dans la conversation, nous n'y avions pas prêté attention. Assis dans la voiture, nous imaginons les fidèles rassemblés pour la messe du dimanche matin, pensant trouver un signe divin dans ces cannes, jetées là par un miraculé de la nuit de pentecôte.

Puis il s'appuie d'une main à mon bras, et de l'autre tâtonne le long du mur jusqu'à l'immeuble. Nous passons devant les musiciens. Accordéon, clarinette et saxophone, ils se tiennent de nouveau sur la terrasse du restaurant espagnol et jouent le seul air qu'ils connaissent – « Bésame mucho ».

Tout ce qui a trouvé expression dans ces pages a, d'une manière ou d'une autre, réellement eu lieu.

Pourtant aucune personne, aucun lieu, ni aucun événement ne peut égaler la réalité.